

Quiconque entrait dans ce damné réduit
 Se sentait tôt animé de l'esprit ;
 Il croyait voir, il lui semblait entendre
 Se démener et gémir les portraits.
 De l'avenir pénétrant les secrets
 Comme présents, sans jamais s'y méprendre,
 Il les avait dans son cerveau frappé ;
 Et des damnés, chez les races futures,
 Il devinait les noires aventures
 Mieux que prophète ou démon incarné.
 Le Grisbourdon dedans la galerie
 Venant calmer sa claustrale furie :
 *Il aperçut dans le fond d'un dortoir... (K.)

Vers 179. — Édition de 1756 :

* « Et je suis cuit pour les avoir fait cuire.
 Non que je sois condamné sans retour ;
 J'espère encor me trouver quelque jour
 Avec les saints au séjour de la gloire ;
 Mais en ce lieu je fais mon purgatoire.
 *Oh ! quand j'aurais... (K.)

Vers 206. — Après ce vers on lit dans un manuscrit :

Et tous les deux sur ce vilain génie
 Nous avions fait un excès d'œuvre pie.
 Le Conculix, ravi d'un tel effort... (R.)

Vers 213. — Manuscrit :

* De bon cœur ricanait,
 Je me sentais un courage héroïque,
 Et je vous jure, ô cohorte lubrique,
 Que si j'avais pu vivre encore un jour,
 Le beau Dunois lui-même eût eu son tour,
 *Mais croirez-vous... (R.)

Vers 519 :

*Cet animal qui porte longue oreille,
 Sur qui jadis votre ennemi monta
 Quand dans Salem en triomphe il entra,
 *Et qui jadis à Balaam parla .. (R.)

CHANT SIXIÈME

ARGUMENT.

Aventure d'Agnès et de Monrose. Temple de la Renommée.
 Aventure tragique de Dorothée.

Quittons l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
 Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
 Dressons mon vol aux campagnes de l'air
 Et revoyons ce qui se passe au monde.
 Ce monde, hélas ! est bien un autre enfer.
 J'y vois partout l'innocence proscrite,
 L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;
 L'esprit, le goût, les beaux-arts, éperdus,
 Sont envolés, ainsi que les vertus ;
 Une rampante et lâche politique
 Tient lieu de tout, est le mérite unique ;
 Le zèle affreux des dangereux dévots
 Contre le sage arme la main des sots ;
 Et l'Intérêt, ce vil roi de la terre,
 Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
 Triste et pensif, auprès d'un coffre-fort
 Vend le plus faible aux crimes du plus fort¹.

1. La même pensée se trouve exprimée presque en mêmes termes dans *Méropé* (acte I^{er}, scène II) :

Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
 Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.

Chétifs mortels, insensés et coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah, malheureux ! qui péchez sans plaisir,
Dans vos erreurs soyez plus raisonnables ;
Soyez au moins des pécheurs fortunés ;
Et puisqu'il faut que vous soyez damnés,
Dammnez-vous donc pour des fautes aimables.

Agnès Sorel sut en user ainsi.

On ne lui peut reprocher dans sa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne et je pense qu'aussi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En paradis tout saint n'est pas pucelle ;
Le repentir est vertu du pécheur¹.

Quand Jeanne d'Arc défendait son honneur,
Et que du fil de sa céleste épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé, qui dessus son harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, et de l'ôter à Jeanne.
Quelle raison en avait-il ? l'amour,
Le tendre amour, et la naissante envie
Dont en secret son âme était saisie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme, et quelle idée²

1. Voici encore une pensée que Voltaire a reproduite en termes peu différents dans l'un de ses ouvrages dramatiques. On lit dans *Olympie* (acte II, scène n) :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Chénier a exprimé, avec non moins de bonheur, la même idée dans son *Calas* (acte V, scène vi) :

. . . . Un Dieu plein de clémence
Pour qui le repentir est encor l'innocence. (R.)

2. C'est par licence poétique, fort excusable dans un poème du genre de *la Pucelle*, que Voltaire ne tient pas compte de l'*h* aspirée

Pressait déjà ce héros d'Arcadie.
L'animal saint eut donc la fantaisie
De s'envoler devers la Lombardie ;
Le bon Denis en secret conseilla
Cette escapade à sa monture ailée.
Vous demandez, lecteur, pourquoi cela.
C'est que Denis lut dans l'âme troublée
De son bel âne et de son beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cause commune,
Perdre la France, et Jeanne, et sa fortune.
Denis pensa que l'absence et le temps
Les guériraient de leurs amours naissants.
Denis encore avait en cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ses desseins ;
Et respectez tout ce que font les saints.
L'âne céleste, où Denis met sa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, et Dunois stupéfait
A tire-d'aile est parti comme un trait.
Il regardait de loin son héroïne,
Qui, toute nue, et le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de sang se frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain ;
Ses farfadets, son peuple aérien,

du mot *hardie*, non plus qu'il ne tiendra compte un peu plus loin de l'*h* aspirée du mot *harassé* dans le vers 196 de ce chant :

Son corps divin de fatigue harassé.

Peut-être n'aurait-il pas dû se permettre les mêmes licences dans *la Henriade*, où se trouve (chant IX, vers 18) ce vers :

Les biens du premier âge, hors la seule innocence.

L'édition de 1761 fournit au vers ci-dessus cette variante irréprochable :

Quel doux espoir ! quelle flamme hardie !

En cent façons volent sur son passage :
 Jeanne s'en moque, et passe avec courage.
 Lorsqu'en un bois quelque jeune imprudent
 Voit une ruche, et, s'approchant, admire
 L'art étonnant de ce palais de cire,
 De toutes parts un essaim bourdonnant
 Sur mon badaud s'en vient fondre avec rage ;
 Un peuple ailé lui couvre le visage :
 L'homme piqué court à tort, à travers ;
 De ses deux mains il frappe, il se démène,
 Dissipe, tue, écrase par centaine
 Cette canaille habitante des airs.
 C'était ainsi que la Pucelle, fière,
 Chassait au loin cette foule légère.
 A ses genoux le chétif muletier,
 Craignant pour soi le sort du cordelier,
 Tremble et s'écrie : « O pucelle ! ô ma mie !
 Dans l'écurie autrefois tant servie !
 Quelle furie ! épargne au moins ma vie ;
 Que les honneurs ne changent point tes mœurs !
 Tu vois mes pleurs : ah, Jeanne ! je me meurs. »
 Jeanne répond : « Faquin, je te fais grâce ;
 Dans ton vil sang, de fange tout chargé,
 Ce fer divin ne sera point plongé.
 Végète encore, et que ta lourde masse
 Ait à l'instant l'honneur de me porter :
 Je ne te puis en mulet translater ;
 Mais ne m'importe ici de ta figure ;
 Homme ou mulet, tu seras ma monture.
 Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
 Et je prétends le retrouver en toi.
 Ça, qu'on se courbe. » Elle dit, et la bête
 Baisse à l'instant sa chauve et lourde tête,
 Marche des mains, et Jeanne sur son dos
 Va dans les champs affronter les héros.
 Pour le génie, il jura par son père
 De tourmenter toujours les bons Français ;

Son cœur navré pencha vers les Anglais ;
 Il se promit, dans sa juste colère,
 De se venger du tour qu'on lui jouait,
 De bien punir tout Français indiscret
 Qui pour son dam passerait sur sa terre.
 Il fait bâtir au plus vite un château
 D'un goût bizarre, et tout à fait nouveau,
 Un labyrinthe, un piège où sa vengeance
 Veut attraper les héros de la France ¹.
 Mais que devient la belle Agnès Sorel ?
 Vous souvient-il de son trouble cruel ?
 Comme elle fut interdite, éperdue,
 Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue ?
 Ce Jean Chandos s'élança de ses bras
 Très brusquement, et courut aux combats.
 La belle Agnès crut sortir d'embarras.
 De son danger encor toute surprise,
 Elle jurait de n'être jamais prise
 A l'avenir en un semblable cas.
 Au bon roi Charle elle jurait tout bas
 D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
 De respecter ce tendre et doux lien,
 Et de mourir plutôt qu'être infidèle :
 Mais il ne faut jamais jurer de rien.
 Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
 D'un camp surpris tumulte inséparable,
 Quand chacun court, officier et soldat,
 Que l'un s'enfuit et que l'autre combat,
 Que les valets, fripons suivant l'armée,
 Pillent le camp, de peur des ennemis :
 Parmi les cris, la poudre, et la fumée,
 La belle Agnès se voyant sans habits,
 Du grand Chandos entre en la garde-robe ;
 Puis avisant chemise, mules, robe,
 Saisit le tout en tremblant et sans bruit ;

1. Voyez le dix-septième chant. (Note de Voltaire, 1773.)

Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
 Tout vint à point : car de bonne fortune
 Elle aperçut une jument bai-brune,
 Bride à la bouche et selle sur le dos,
 Que l'on devait amener à Chandos.
 Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
 Tout en dormant la tenait par la bride.
 L'adroite Agnès s'en va subtilement
 Oter la bride à l'écuyer dormant ;
 Puis se servant de certaine escabelle,
 Y pose un pied, monte, se met en selle,
 Pique et s'en va, croyant gagner les bois,
 Pleine de crainte et de joie à la fois.
 L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
 En maudissant sa pesante bedaine,
 Ce beau voyage, et la guerre, et la cour,
 Et les Anglais, et Sorel, et l'amour.
 Or de Chandos le très fidèle page
 (Monrose était le nom du personnage¹),
 Qui revenait ce matin d'un message,
 Voyant de loin tout ce qui se passait,
 Cette jument qui vers les bois courait,
 Et de Chandos la robe et le bonnet,
 Devinant mal ce que ce pouvait être,
 Crut fermement que c'était son cher maître,
 Qui loin du camp demi-nu s'enfuyait.
 Épouvané de l'étrange aventure,
 D'un coup de fouet il hâte sa monture,
 Galope, et crie : « Ah, mon maître ! ah, seigneur !
 Vous poursuit-on ? Charlot est-il vainqueur ?
 Où courez-vous ? Je vais partout vous suivre :
 Si vous mourez, je cesserai de vivre. »
 Il dit, et vole, et le vent emportait
 Lui, son cheval, et tout ce qu'il disait.

1. C'est le même page sur le derrière duquel Jeanne avait crayonnée trois fleurs de lys. (*Note de Voltaire*, 1762.) — Voyez chant II, vers 312-335.

La belle Agnès, qui se croit poursuivie,
 Court dans le bois, au péril de sa vie ;
 Le page y vole, et plus elle s'enfuit,
 Plus notre Anglais avec ardeur la suit.
 La jument bronche, et la belle éperdue,
 Jetant un cri dont retentit la nue,
 Tombe à côté sur la terre étendue.
 Le page arrive, aussi prompt que les vents ;
 Mais il perdit l'usage de ses sens
 Quand cette robe ouverte et voltigeante
 Lui découvrit une beauté touchante,
 Un sein d'albâtre, et les charmants trésors
 Dont la nature enrichissait son corps.

Bel Adonis¹, telle fut ta surprise,
 Quand la maîtresse et de Mars et d'Anchise,
 Du haut des cieux, le soir au coin d'un bois,
 S'offrit à toi pour la première fois.
 Vénus sans doute avait plus de parure ;
 Une jument n'avait point renversé
 Son corps divin, de fatigue harassé ;
 Bonnet de nuit n'était point sa coiffure ;
 Son cul d'ivoire était sans meurtrissure :
 Mais Adonis, à ces attrait tout nus,
 Balancerait entre Agnès et Vénus.
 Le jeune Anglais se sentit l'âme atteinte
 D'un feu mêlé de respect et de crainte ;
 Il prend Agnès, et l'embrasse en tremblant :
 « Hélas ! dit-il, seriez-vous point blessée ? »
 Agnès sur lui tourne un œil languissant,
 Et d'une voix timide, embarrassée,
 En soupirant elle lui parle ainsi :
 « Qui que tu sois qui me poursuis ici,
 Si tu n'as point un cœur né pour le crime,

1. Adonis ou Adoni, fils de Cinyras et de Myrrha, dieu des Phéniciens, amant de Vénus Astarté. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort, ensuite ils se réjouissaient de sa résurrection. (*Note de Voltaire*, 1762.)

N'abuse point du malheur qui m'opprime ;
 Jeune étranger, conserve mon honneur,
 Sois mon appui, sois mon libérateur. »
 Elle ne put en dire davantage :
 Elle pleura, détourna son visage,
 Triste, confuse, et tout bas promettant
 D'être fidèle au bon roi son amant.
 Monrose ému fut un temps en silence ;
 Puis il dit d'un ton tendre et touchant :
 « O de ce monde adorable ornement,
 Que sur les cœurs vous avez de puissance !
 Je suis à vous, comptez sur mon secours ;
 Vous disposez de mon cœur, de mes jours,
 De tout mon sang ; ayant tant d'indulgence
 Que d'accepter que j'ose vous servir :
 Je n'en veux point une autre récompense ;
 C'est être heureux que de vous secourir. »
 Il tire alors un flacon d'eau des carmes ;
 Sa main timide en arrose ses charmes,
 Et les endroits de roses et de lis
 Qu'avaient la selle et la chute meurtris
 La belle Agnès rougissait sans colère,
 Ne trouvait point sa main trop téméraire,
 Et le lorgnait sans bien savoir pourquoi,
 Jurant toujours d'être fidèle au roi.
 Le page ayant employé sa bouteille :
 « Rare beauté, dit-il, je vous conseille
 De cheminer jusques au bourg voisin :
 Nous marcherons par ce petit chemin.
 Dedans ce bourg nul soldat ne demeure ;
 Nous y serons avant qu'il soit une heure.
 J'ai de l'argent ; et l'on vous trouvera
 Et coiffe, et jupe, et tout ce qu'il faudra
 Pour habiller avec plus de décence
 Une beauté digne d'un roi de France. »
 La dame errante approuva son avis ;
 Monrose était si tendre et si soumis,

Était si beau, savait à tel point vivre,
 Qu'on ne pouvait s'empêcher de le suivre.
 Quelque censeur, interrompant le fil
 De mon discours, dira : « Mais se peut-il
 Qu'un étourdi, qu'un jeune Anglais, qu'un page,
 Fût près d'Agnès respectueux et sage,
 Qu'il ne prit point la moindre liberté ! »
 Ah ! laissez là vos censures rigides ;
 Ce page aimait ; et si la volupté
 Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.
 Agnès et lui marchaient donc vers ce bourg,
 S'entretenant de beaux propos d'amour,
 D'exploits de guerre et de chevalerie,
 De vieux romans pleins de galanterie.
 Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
 S'approchait d'elle, et baisait ses beaux bras,
 Le tout d'un air respectueux et tendre.
 Mais rien de plus, ce jeune homme de bien
 Voulait beaucoup, et ne demandait rien¹.
 Dedans le bourg ils sont entrés à peine,
 Dans un logis son écuyer la mène
 Bien fatiguée : Agnès entre deux draps
 Modestement repose ses appas.
 Monrose court, et va tout hors d'haleine
 Chercher partout pour dignement servir,

I. Imitation de ces vers du Tasse (*Gerus. lib.*, c. II, st.16):

Ei che modesto e si com' essa è bella,
 Brama assai, poco spera, e nulla chiede.

M. Louis du Bois, à qui cette imitation n'a pas échappé, fait observer que M. Baour-Lormian a rendu avec beaucoup de bonheur le dernier vers :

L'infortuné languit dans son cruel lien,
 Désire, a peu d'espoir, et ne demande rien.

Il aurait dû faire honneur de cette traduction à d'Alembert qui, longtemps avant M. Baour, avait rendu dans les mêmes termes la pensée du Tasse. Voyez, dans ses *Œuvres*, le morceau qui a pour titre : *Sur la tombe de mademoiselle de Lespinasse*. (R.)

Alimenter, chauffer, coiffer, vêtir
 Cette beauté déjà sa souveraine.
 Charmant enfant dont l'amour et l'honneur
 Ont pris plaisir à diriger le cœur,
 Où sont les gens dont la sagesse égale
 Les procédés de ton âme loyale?

Dans ce logis (je ne puis le nier)
 De Jean Chandos logeait un aumônier.
 Tout aumônier est plus hardi qu'un page :
 Le scélérat, informé du voyage
 Du beau Monrose, et de la belle Agnès,
 Et trop instruit que dans son voisinage
 A quatre pas reposaient tant d'attraits,
 Pressé soudain de son désir infâme,
 Les yeux ardents, le sang rempli de flamme,
 Le corps en rut, de luxure enivré,
 Entre en jurant comme un désespéré,
 Ferme la porte, et les deux rideaux tire.
 Mais, cher lecteur, il convient de te dire
 Ce que faisait en ce même moment
 Le grand Dunois sur son âne volant.

Au haut des airs, où les Alpes chenues
 Portent leur tête et divisent les nues,
 Vers ce rocher fendu par Annibal¹,
 Fameux passage aux Romains si fatal,
 Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête,
 Et sous ses pieds se former la tempête,
 Est un palais de marbre transparent,
 Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
 Tous les dedans sont des glaces fidèles;
 Si que chacun qui passe devant elles,
 Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
 Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.

Mille chemins mènent devers l'empire

1. On croit qu'Annibal passa par la Savoie : c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la Renommée. (Note de Voltaire, 1762.)

De ces beaux lieux où si bien l'on se mire;
 Mais ces chemins sont tous bien dangereux;
 Il faut franchir des abîmes affreux.
 Tel, bien souvent, sur ce nouvel Olympe
 Est arrivé sans trop savoir par où;
 Chacun y court; et tandis que l'un grimpe,
 Il en est cent qui se cassent le cou.

De ce palais la superbe maîtresse
 Est cette vieille et bavarde déesse,
 La Renommée, à qui dans tous les temps
 Le plus modeste a donné quelque encens.
 Le sage dit que son cœur la méprise;
 Qu'i' hait l'éclat que lui donne un grand nom,
 Que la louange est pour l'âme un poison :
 Le sage ment, et dit une sottise.

La Renommée est donc en ces hauts lieux.
 Les courtisans dont elle est entourée,
 Princes, pédants, guerriers, religieux,
 Cohorte vaine, et de vent enivrée,
 Vont tous priant, et criant à genoux :
 « O Renommée ! ô puissante déesse
 Qui savez tout, et qui parlez sans cesse,
 Par charité, parlez un peu de nous ! »

Pour contenter leurs ardeurs indiscrettes,
 La Renommée a toujours deux trompettes :
 L'une, à sa bouche appliquée à propos,
 Va célébrant les exploits des héros ;
 L'autre est au cul, puisqu'il faut vous le dire ;
 C'est celle-là qui sert à nous instruire
 De ce fatras de volumes nouveaux,
 Productions de plumes mercenaires,
 Et du Parnasse insectes éphémères,
 Qui par l'un l'autre éclipsés tour à tour,
 Faits en un mois, périssent en un jour,
 Ensevelis dans le fond des collèges,
 Rongés des vers, eux et leurs privilèges.
 Un vil ramas de prétendus auteurs,

Du vrai génie infâmes détracteurs,
 Guyon, Fréron, La Beaumelle, Nonnotte,
 Et ce rebut de la troupe bigote,
 Ce Savatier, de la fraude instrument,
 Qui vend sa plume, et ment pour de l'argent,
 Tous ces marchands d'opprobre et de fumée
 Osent pourtant chercher la Renommée;
 Couverts de fange, ils ont la vanité
 De se montrer à la divinité.
 A coups de fouet chassés du sanctuaire,
 A peine encore ils ont vu son derrière ¹.
 Gentil Dunois, sur ton ânon monté,
 En ce beau lieu tu te vis transporté.
 Ton nom fameux qu'avec justice on fête,
 Était corné par la trompette honnête.
 Tu regardas ces miroirs si polis :
 O quelle joie enchantait tes esprits!
 Car tu voyais dans ces glaces brillantes
 De tes vertus les peintures vivantes;
 Non seulement des sièges, des combats,
 Et ces exploits qui font tant de fracas,
 Mais des vertus encor plus difficiles;
 Des malheureux, de tes bienfaits chargés,
 Te bénissant au sein de leurs asiles;
 Des gens de bien à la cour protégés;
 Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
 Dunois ainsi, contemplant son histoire,

1. Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on sait, ont vomi des torrents de calomnies contre l'auteur, qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire; qu'il ne croyait pas en Dieu; que le bienfaiteur de la race de Corneille était l'ennemi de Corneille; qu'il était fils d'un paysan. Ils lui ont attribué les aventures les plus fausses. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ses ouvrages. Il est bien juste qu'à la fin il chasse cette canaille du sanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire comme des voleurs se glissent de nuit dans une église pour y voler des calices. (*Note de Voltaire, 1773.*) — Voyez sur Sabatier, nommé ici *Savatier* par dérision, et sur tous ces autres messieurs, le texte et les notes du dix-huitième chant. (K.)

Se complaisait à jouir de sa gloire.
 Son âne aussi, s'amusant à se voir,
 Se pavanait de miroir en miroir.
 On entendit, dessus ces entrefaites,
 Sonner en l'air une des deux trompettes;
 Elle disait : « Voici l'horrible jour
 Où dans Milan la sentence est dictée;
 On va brûler la belle Dorothee :
 Pleurez, mortels qui connaissez l'amour.
 — Qui? dit Dunois; quelle est donc cette belle?
 Qu'a-t-elle fait? Pourquoi la brûle-t-on?
 Passe, après tout, si c'est une laidron;
 Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
 Par tous les saints c'est chose trop cruelle!
 Les Milanais ont donc perdu l'esprit. »
 Comme il parlait, la trompette reprit :
 « O Dorothee, ô pauvre Dorothee!
 En feu cuisant tu vas être jetée
 Si la valeur d'un chevalier loyal
 Ne te recout de ce brasier fatal. »
 A cet avis, Dunois sentit dans l'âme
 Un prompt désir de secourir la dame;
 Car vous savez que sitôt qu'il s'offrait
 Occasion de marquer son courage,
 Venger un tort, redresser quelque outrage,
 Sans raisonner ce héros y courait.
 « Allons, dit-il à son âne fidèle,
 Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle. »
 L'âne aussitôt ses deux ailes étend;
 Un chérubin va moins rapidement ¹.

1. *Chérubin*, esprit céleste, ou ange du second ordre de la première hiérarchie. Ce mot vient de l'hébreu *chérub*, dont le pluriel est *chérubim*. Les chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, et des pieds de bœuf. (*Note de Voltaire, 1762.*) — Cette note, dans l'édition de 1762, se terminait ainsi : « ... bœuf. Voyez la *Gemare*. » Il y avait évidemment faute d'impression, et il fallait lire : « Voyez la *Genèse*. » Mais la *Genèse*, qui parle en effet des chérubins (III, 24), ne décrit point leur forme, comme paraissait l'indiquer ce renvoi,

On voit déjà la ville où la justice
 Arrangeait tout pour cet affreux supplice.
 Dans la grand'place on élève un bûcher :
 Trois cents archers, gens cruels et timides,
 Du mal d'autrui monstres toujours avides,
 Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
 On voit partout le beau monde aux fenêtres,
 Attendant l'heure, et déjà larmoyant ;
 Sur un balcon l'archevêque et ses prêtres
 Observent tout d'un œil ferme et content.

Quatre alguazils¹ amènent Dorothée,
 Nue en chemise, et de fer garrottée.
 Le désespoir et la confusion,
 Le juste excès de son affliction,
 Devant ses yeux répandent un nuage ;
 Des pleurs amers inondent son visage.
 Elle entrevoit, d'un œil mal assuré,
 L'affreux poteau pour sa mort préparé ;
 Et ses sanglots se faisant un passage :
 « O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
 Règnes encor en ces moments d'horreur !... »
 Elle ne put en dire davantage ;
 Et, bégayant le nom de son amant,
 Elle tomba sans voix, sans mouvement,
 Le front jauni d'une pâleur mortelle :
 Dans cet état elle était encore belle.

Un scélérat, nommé Sacrogorgon,
 De l'archevêque infâme champion²,
 La dague au poing, vers le bûcher s'avance,

qui disparut dans les éditions suivantes. Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de remarquer qu'ici encore Voltaire, tant accusé d'infidélité ou tout au moins d'inexactitude dans ses citations, était au contraire exact et fidèle. Possesseur de la *Bible* de dom Calmet, il avait trouvé à cet endroit de la *Génèse* une assez longue dissertation sur la forme des chérubins. (R.)

1. Alguazil : *quazil*, en arabe, signifie huissier ; de là *alguazil* archer espagnol. (*Note de Voltaire*, 1762.)

2. Champion vient du champ, pion du champ : *pion*, mot indien adopté par les Arabes ; il signifie soldat. (*Note de Voltaire*, 1762.)

Le chef armé de fer et d'impudence,
 Et dit tout haut : « Messieurs, je jure Dieu
 Que Dorothée a mérité le feu.
 Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle ?
 Est-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
 S'il en est un, que cet audacieux
 Ose à l'instant se montrer à mes yeux ;
 Voici de quoi lui fendre la cervelle. »
 Disant ces mots, il marche fièrement,
 Branlant en l'air un braquemart¹ tranchant,
 Roulant les yeux, tordant sa laide bouche.
 On frémissait à son aspect farouche,
 Et dans la ville il n'était écuyer
 Qui Dorothée osât justifier ;
 Sacrogorgon venait de les confondre :
 Chacun pleurait, et nul n'osait répondre.

Le fier prélat, du haut de son balcon,
 Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois, qui planait sur la place,
 Fut si choqué de l'insolente audace
 De ce pervers ; et Dorothée en pleurs
 Était si belle au sein de tant d'horreurs,
 Son désespoir la rendait si touchante,
 Qu'en la voyant il la crut innocente.
 Il saute à terre, et d'un ton élevé :
 « C'est moi, dit-il, face de réprouvé,
 Qui viens ici montrer par mon courage
 Que Dorothée est vertueuse et sage,
 Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
 Suppôt du crime, et menteur déloyal.
 Je veux d'abord savoir de Dorothée
 Quelle noirceur lui peut être imputée,
 Quel est son cas, et par quel guet-apen
 On fait brûler les belles à Milan. »

1. Braquemart, du grec *brachi-maker*, courte épée. (*Note de Voltaire*, 1762.)

Le rétablissement de ce dernier vers m'a paru exigé par ce qui suit :

Dedans ce bourg nul soldat ne demeure. (R.)

Vers 260 :

De contes vieux et de galanterie.

Vers 279. — Manuscrit :

Dans ce logis était un aumônier,
Fier, peu soigneux de dire son psautier.
* Tout aumônier... (K.)

Un autre manuscrit porte :

Dans ce logis (ciel ! que vais-je avouer ?). (R.)

Vers 336. — Édition de 1756 et manuscrit :

* De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, prose de Marivaux,
Nouveau Cyrus¹, voyage de Séthos²,
Tous fort loués, et qu'on ne saurait lire ;
* Qui, l'un par l'autre... (K.)

Vers 385 :

De ses malheurs je prétends être instruit. (R.)

Vers 471 :

S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Et cependant que la belle lui conte
En soupirant ses malheurs et sa honte,
* L'âne divin...

1. *Les Voyages de Cyrus*, que Voltaire appelle *Nouveau Cyrus* parce que cet ouvrage est fait à la limitation de la *Cyropédie* de Xénophon, et pour la compléter, parurent en 1727, et obtinrent alors un succès que le temps n'a pas confirmé. Ce roman est de Ramsay. (R.)

2. *Séthos, Histoire ou vie tirée des monuments-anecdotes de l'ancienne Égypte*; Paris, 1731, trois volumes in-12. L'abbé Terrasson, auteur de cet ouvrage, a été souvent en butte aux critiques de Voltaire. (R.)

CHANT SEPTIÈME

ARGUMENT.

Comment Dunois sauva Dorothee, condamnée à mort par l'Inquisition.

Lorsqu'autrefois, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse¹.
Et je pensai renoncer aux amours :
Mais d'offenser par le moindre discours
Cette beauté que j'avais encensée,
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.

1. Je crois qu'il ne faut pas trop prendre à la lettre ce que Voltaire dit ici de sa tristesse. « Je sais, écrivait-il au duc de Sully, en lui parlant de Génonville, son ami et son rival :

« Je sais que par déloyauté
Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer ;
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie. »

Des regrets d'amour pouvaient être exprimés en des termes plus persuasifs. Cette maîtresse tant jolie se nommait Suzanne-Catherine Gravet de Livry. Née en 1694, la même année que Voltaire, elle mourut comme lui en 1778, le 28 octobre. Elle était alors veuve de Charles-Frédéric de La Tour du Pin de Bourlon, marquis de Gouvernet, qu'elle avait épousé en 1729. Son mariage et les événements qui le préparèrent ont fourni à Voltaire quelques-unes des plus jolies scènes de l'*Écossaise*. C'est à M^{lle} de Livry, alors marquise de Gouvernet, qu'il adressa la charmante épître des *Tu* et des *Vous*. (R.)